

LE FORGERON MISÈRE

IL y avait une fois un forgeron qui s'appelait Misère. Il était pauvre! pauvre comme le chat du juge *¹! si pauvre, que pour arriver à vivre il était maintes fois forcé d'envoyer ses enfants mendier, à travers le temps *, faute de pain à la maison. Un soir d'hiver que Misère était assis au coin de son feu, avec les enfants, attendant que sa femme mît leur maigre souper sur la table, un vieux mendiant tout déguenillé vint heurter à la porte en disant :

— Pour l'amour de Dieu, braves âmes, ne me donneriez-vous pas un peu de place à votre foyer, pour passer la nuit, avec un morcelet de pain, sans vous priver?

¹ La plupart des locutions locales qui ont pu être conservées dans la traduction sont suivies d'un astérisque.

— Entrez, pauvre homme, entrez, répondit aussitôt Misère, nous ferons toujours comme nous pourrons.

La femme n'était pas contente; elle grondait entre ses dents :

— Voyez donc ! Ne sommes-nous pas assez misérables ? Il nous faut, à tout moment, envoyer les enfants mendier leur pain de côté et d'autre, et maintenant tu vas te mettre à héberger les passants !

— Bah ! répondit Misère, il faut avoir compassion. Quelques bouchées de plus ou de moins, que veux-tu que ce soit ! Apporte le peu qu'il y a.

Et il dit au mendiant :

— Vous savez, celui qui est pauvre n'est pas riche *. Il n'y aura pas grand'chose à mettre avec le pain, mais nous partagerons de bon cœur. Approchez-vous de l'âtre, vous êtes tout transi.

Et il le fit asseoir, jeta quelques bûchettes au feu, et quand le vieillard se fut bien réchauffé, il le fit mettre à table à son côté sur l'escabelle, lui disant de manger, qu'il ne se privât point. Puis, quand ils eurent passé un moment à deviser, l'heure d'aller dormir arriva, le forgeron et sa femme dressèrent pour le pauvre homme une couche auprès du feu,

de quoi passer la nuit aussi bien qu'il se pût, et il s'y étendit.

Le lendemain matin, dès qu'il fit jour, le mendiant se leva et prit son bâton pour partir, mais au moment de passer le seuil, il dit à Misère :

— Misère, hier soir, avant de venir ici, j'allai frapper à la porte d'un riche, mais il me repoussa sans me faire l'aumône; toi, au contraire, qui as tant de mal à vivre, tu as été compatissant : tu ne le regretteras pas, car je suis le bon Dieu, et pour prix de cette bonne œuvre je te permets de me demander trois choses. Quelles qu'elles soient, tu les auras.

Alors la femme dit tout bas à Misère, en le poussant du coude :

— Demande la richesse. Nous sommes si pauvres ! Que nous puissions au moins nous donner un peu de bon temps, le reste de nos jours, et laisser après nous quelque chose aux enfants !

— Laisse-moi réfléchir, répondit Misère.

Et quand il eut réfléchi un moment, il dit au bon Dieu :

— J'ai là un vieil escabeau : je désire qu'aucun de ceux qui s'assiéront dessus ne s'en puisse lever sans ma permission.

La femme, entendant cela, pestait entre cuir et chair. Elle dit à voix basse :

— Deviens-tu fou ? Que diable veux-tu que te rapporte cet escabeau ? Nous sommes pauvres à jeter * ! Ne te valait-il pas mieux demander la richesse ?

— C'est à moi de répondre, dit Misère, je demande ce qu'il me plaît.

Et il réfléchit encore un moment et dit au bon Dieu :

— J'ai là devant ma porte un pommier dont on vient toujours me voler les pommes : je désire qu'aucun de ceux qui grimperont dessus n'en puisse descendre sans que je le permette.

Pour le coup, la femme ne tenait plus en place.

— Perds-tu donc la tête, dit-elle, que tu laisses s'en aller le bonheur quand il vient ainsi au-devant de toi ! N'auras-tu pas de quoi acheter des pommes, et tout ce que tu voudras, quand tu auras la richesse ?

— C'est à moi de répondre, dit Misère, je le fais comme il me convient.

— Mais à présent, du moins, fais-toi donner la richesse, reprit la femme ; il ne te reste plus qu'une chose à demander.

Quand il eut réfléchi de nouveau, Misère tira de

sa poche une vieille bourse de cuir où il n'avait pas souvent d'argent à mettre, et il la présenta au bon Dieu, en disant :

— Je voudrais que rien de ce qui entrera dans cette bourse n'en pût sortir sans ma permission.

— Ce sera comme tu l'as désiré, dit le bon Dieu.

Et il s'en alla. Et la femme commença à faire du vacarme, chargeant Misère de reproches et d'injures. Misère la laissa crier et se mit à son travail en faisant la sourde oreille.

Au bout de quelques jours, un homme que Misère n'avait jamais vu se présenta chez lui comme il était à son ouvrage.

— Adieu¹, forgeron.

— Adieu.

— Et que fais-tu donc ?

— Je travaille, comme tu vois.

— Bon ! voilà qui est bien. Écoute, il faut que tu me dises une chose.

— Pourvu que je la sache, oui.

— On m'a rapporté que tu avais eu, l'autre soir, quelqu'un à loger chez toi.

— On ne t'a pas menti.

¹ Comme en d'autres provinces, *adieu* se dit, dans la Lande, aussi bien quand on s'aborde que quand on se quitte.

— Et que t'est-il revenu de cela?

— Ma foi, rien du tout, et je n'ai rien réclamé non plus.

— Rien? c'est peu de chose. Eh bien, mon garçon, moi je suis le diable, et si tu veux me promettre ce que je vais te demander, je te rendrai très riche, très riche; il n'y aura personne plus heureux et plus content que toi.

— Ça me va. Mais, avant tout, qu'est-ce que tu me demandes?

— Je vais te le dire. Dans dix ans, jour pour jour, je reviendrai ici, et alors tu seras à moi, il faudra me suivre. Mais pendant ces dix ans, tout l'or et tout l'argent que tu sauras désirer arrivera dans tes poches à l'instant même; avec cela tu vivras comme un seigneur, les genoux l'un sur l'autre *, tu auras tout ce qui pourra te faire plaisir ou envie.

— J'accepte, dit Misère.

Et sitôt qu'il eut prononcé ces mots, le diable disparut dè devant lui.

A partir de ce jour, Misère, ayant de l'argent à n'en savoir que faire, n'eut plus d'autre souci que de se dédommager de tout ce qu'il avait souffert jusque-là. Il se donna du bon temps et mena bonne vie, ne se privant de rien, courant de fête en fête,

si bien qu'il n'y en avait pas un plus heureux et plus aise à vingt lieues à la ronde.

Et quand il eut vécu dix années de la sorte, un beau matin le diable reparut devant lui¹, et il lui dit, en passant le seuil du logis :

— Eh bien ! mon garçon, es-tu prêt ? J'ai tenu ma parole, il faut tenir la tienne. C'est aujourd'hui le terme.

— Oh ! répondit Misère, que tu me déranges donc ! Et moi qui n'y pensais plus ! Mais ne m'accorderais-tu pas dix autres années pour me rendre service ? Je suis si bien en train de m'amuser qu'il me serait pénible, vraiment, d'en rester là sitôt.

— Non, non ! dit le diable, ne va pas chicaner. L'heure est venue, il faut me suivre.

— Allons, dit Misère, puisque tu es si résolu, laisse-moi seulement mettre un peu d'ordre à mes affaires, et je viens avec toi. Tiens, voilà un escabeau, assieds-toi un instant pendant que je m'apprête.

¹ Quelques conteurs me donnent ici une variante : le diable, équivoquant sur les termes du marché, reparait au bout de cinq ans, et comme Misère se récrie et proteste, il lui dit : « Moi je compte les nuits comme les jours ; il y a cinq ans de jours et cinq ans de nuits. » La même supercherie se retrouve attribuée au diable dans plusieurs autres contes inédits de ma collection.

Et il lui présenta le vieil escabeau, et le diable s'assit dessus. Au bout d'un moment :

— Eh bien, me voici prêt, dit Misère; si tu veux, nous allons partir.

— Partons, dit le diable.

Et il voulut se lever. Mais le voilà bien surpris : il ne pouvait plus bouger de son siège.

— Hé! dit-il, qu'est donc ceci, à présent? Je ne peux pas me détacher de cet escabeau.

— C'est drôle tout de même, dit Misère. Attends un peu, que je t'aide.

En disant cela, il saisit un gros bâton noueux qui était là derrière la porte, et s'approchant du diable il se met à lui en donner et du long et du large, et de toutes les façons, à tour de bras. Et le diable de beugler comme un bœuf, en demandant pardon et grâce. Mais Misère n'écoutait rien, il frappait comme un sourd : un coup n'attendait pas l'autre. Il dit à la fin, quand il fut hors d'haleine :

— Tu ne sortiras pas de là, fils de g...., que tu ne m'aies promis de me laisser vivre en paix pendant dix ans encore, et de me donner de l'or et de l'argent à mon souhait, comme tu l'as fait jusqu'ici.

— Je te le promets! je te le promets! cria le diable, lâche-moi bien vite!

Et Misère le délivra.

Alors, le forgeron se remit à vivre comme auparavant, se donnant du bon temps, si fort qu'il pouvait, jetant son argent à chien et à chat *, et retrouvant toujours ses poches aussi pleines. De sorte que ces dix autres années s'achevèrent, comme les premières, et un jour le diable reparut à sa porte; mais il n'était plus seul, il avait cette fois une longue queue de diabolins à sa suite. Et il dit à Misère :

— Eh bien! l'ami, y sommes-nous? Aujourd'hui, mon garçon, j'ai amené mes gens; ton escabeau ne fera plus des siennes. Allons, leste! tu vois le chemin?

— Heu! dit Misère, ne me donnerais-tu donc pas dix pauvres années de plus? Il t'en coûterait si peu, et cela m'arrangerait si bien!

— Non, non! répondit le diable, brusquement, il n'y a pas à prêcher, dépêche-toi seulement. Tu t'es assez diverti, va, coquin!

— Allons, dit Misère, puisqu'il le faut, laisse-moi mettre un peu d'ordre à mes affaires, et j'arrive. Entre-temps, si vous vous ennuyez, toi et ton monde, vous pouvez monter sur ce pommier qui

est là devant la porte et attraper quelques pommes; elles ne sont pas mauvaises. Et ne vous privez pas; puisque je dois m'en aller, il ne m'en faudra plus, autant vaut que vous en profitiez.

Les diabolotins ne se le firent pas redire; ils grimperent vite sur le pommier, tous ensemble, et là de manger des pommes, de manger des pommes, si bien que le grand diable, qui était resté en bas et les regardait faire, en eut envie aussi; il leur cria :

— Jetez-moi donc une de ces pommes, que je voie si elles sont bonnes.

— Oh ! ma foi, dirent-ils, fais comme nous; si tu en veux, viens en prendre.

Et le diable de grimper à son tour au haut de l'arbre, pour attraper des pommes.

C'était ce qu'attendait Misère. Sans dire un mot, il prend une longue barre de fer bien aiguisée qui était là toute prête, la porte sur les charbons et en fait bien rougir la pointe; puis il s'approche du pommier. Voyant cela, les diables se mirent en devoir de descendre au plus vite, mais ils restèrent perchés sur les branches, sans pouvoir s'en détacher. Et Misère de se mettre à l'œuvre, piquant de-ci, piquant de-là, leur grillant les fesses avec son fer rouge, et courant de l'un à l'autre sans leur

laisser repos ni trêve : ils hurlaient à assourdir tout *, comme beaux brûlés * qu'ils étaient.

— Eh bien ! mon garçon, comment trouves-tu les pommes ? disait-il au vieux diable, tout en l'aiguillonnant. Tu t'es gardé de l'escabeau, mais je t'ai pris tout de même ! Vous ne sortirez pas de là, toi et ton monde, que tu ne m'aies promis de me laisser vivre en paix pendant dix ans encore, et de me donner de l'or et de l'argent, autant que j'en voudrai, comme jusqu'à présent.

— Je te le promets ! je te le promets ! cria le diable, tout ahuri, laisse-nous aller !

— Descendez donc, tas de vermine, dit Misère, et décampez un peu vite, vous puez le roussi.

Et le diable et les diabolins sautèrent de l'arbre, péle-mêle, et ils s'en retournèrent par où ils étaient venus, en se frottant le derrière.

Misère recommença donc à vivre comme il avait fait jusque-là, heureux comme le rat au pailler *, se donnant du bon temps, plus fort que jamais, sans que sa bourse s'en ressentît une fois plus qu'une autre, et ce qu'il voulait, il l'avait. Mais ces dix années passèrent encore, et un jour le diable et toute une nuée de diabolins tombèrent chez lui, brusquement, sans qu'il en eût vu un

seul arriver par le chemin; il y en avait de grands, de petits, de noirs, de rouges, tout était empuanti de diables.

— Ho! ho! dit Misère, rien que cela? Mais tu n'as laissé personne à la maison, cette fois?

— Non, répondit le diable, car avec toi il est bon de s'assurer, vaurien que tu es! Allons, commence à t'en venir.

— Oui, oui, dit Misère, et à ce coup, ma foi, il ne me fera point peine de te suivre, car, à dire le vrai, je me suis fait passablement de bon sang. Nous partirons quand tu voudras.... C'est égal tout de même, oui, vous m'avez donné une belle peur, toi et tes gens, en tombant devant moi, là, tout d'un coup, sans dire gare, comme si vous étiez sortis de dessous terre! Comment vous y êtes-vous donc pris? Eh! si je ne vous connaissais pas, vous me feriez presque croire que vous avez plus de pouvoir que le bon Dieu!

Le diable dit, en se rengorgeant :

— Nous n'en avons pas plus que Dieu, mais nous en avons autant. Nous nous transformons comme nous voulons, nous entrons où nous voulons, sans qu'on nous voie, pour étroite que soit la place.

— Oh ! ceci, fit Misère, en hochant la tête, c'est bon à dire. Quand le bon Dieu passa par ici, l'autre fois, il m'assura que lui et ses gens pouvaient se faire si petits, si petits, qu'ils ne seraient pas embarrassés de tenir tous ensemble dans une bourse. Pour en faire autant, vous autres, en quoi devriez-vous donc vous changer ?

— Peuh ! la belle affaire ! dit le diable. Si rien n'était plus malaisé !

— Tu es un vantard, dit Misère. Est-ce que tu voudrais peut-être me faire accroire, toi, que vous pourriez tenir tous dans cette bourse-ci, par exemple ?

En disant cela il avait tiré la vieille bourse de cuir de sa poche et la tenait tout ouverte entre ses mains. A l'instant même, psit ! voilà les diables qui se réduisent tous en fumée, et cette fumée d'entrer dans la bourse, d'entrer dans la bourse, autant qu'il s'en trouvait : pas le moindre petit brin ne demeura dehors. Et quand tout y fut, le diable cria :

— Eh bien ! y sommes-nous, ou n'y sommes-nous pas ?

Mais le forgeron, sans rien répondre, ferme aussitôt la bourse, en serre bien les cordons, puis il la

porte sur son enclume et se met à frapper dessus, à coups de marteau, de toute sa force. Et les diables de se plaindre! Et de crier dans la bourse :

— Lâche-nous! lâche-nous! Tu nous écrases!

C'était un bruit d'enfer! Mais plus ils criaient, plus Misère frappait, sans s'émouvoir de rien. Il dit à la fin, quand il fut las :

— Je vous aplatis tous comme beaux deniers *, saleté que vous êtes, si vous ne me promettez de ne jamais plus reparaitre devant moi et de me laisser vivre en paix, tant qu'il me conviendra, et comme il me fera plaisir.

— Je te le promets! je te le promets! hurla le diable, ouvre cette bourse.

Alors, arrivé où il en voulait venir, Misère délia la bourse, et les diables décampèrent, sans se le laisser dire, les uns derrière les autres, en grognant comme des pourceaux, et jamais il ne les a revus.

Et cela fait que Misère est toujours sur la terre.

Moi je mis le pied sur une taupinière,
Je m'en revins à Labouheyre.

(Conté en 1879 par Étienne Baleste, dit Noun, résinier, âgé de quarante ans, né à Lué, habitant Labouheyre.)
